

DENIS CLARINVAL

CONTRADICTIONS



Peinture sur toile représentant Diogène, par Jean-Léon Gérôme,
1860

NOTICE

Ce sont les premiers vers (1983-87), balbutiements d'un dire qui peine à se trouver car les mots sont fuyants et glissent entre les mailles d'une pensée sans doute trop jeune encore. Le tourment fait sa demeure de nos révoltes et de nos désespoirs. Il suffit pourtant d'un baiser ou d'un regard aimant pour que l'esprit s'apaise, que la mer reprenne son calme et que s'enfuient les tempêtes quand un léger vent du sud éloigne d'un ciel trop gris les nuages qui le font tant peser et dévoile une lumière qui manquait si cruellement. « Contradictions » entre ces vents du nord qui glacent le corps et l'âme et en conservent les blessures et ces vents d'un sud lointain, Mistral qui rend le cœur léger, soulage la pensée de sa lourdeur et invite à l'amour. Les textes qui suivent sont ainsi le lieu où se disputent le cœur d'un homme le souffle, discret sans doute mais plus puissant qu'un acouphène, d'un Enchanteur et celui, caressant parfois mais si souvent brutal, d'une espérance qui cherche à prendre racine.

Martine : pourquoi as-tu choisi cette peinture représentant Diogène dans son tonneau ?

Denis : parce que le père de Heidegger était tonnelier...

Martine : à d'autres !

Denis : c'est à cause de la lanterne...

Martine : de la lanterne ?

Denis : oui ! Repense au passage sur l'insensé dans « Le gai savoir » : se promener en plein midi avec une lanterne allumée, j'ignore si c'est insensé mais en tout cas c'est paradoxal...

Martine : comme « Contradictions » : ça me réjouit qu'on les relise ensemble...

Denis : et puis ça parle beaucoup de toi et de nous deux aussi, un hymne à l'amour miné de tourments et de contradictions...

Martine : ta jeunesse, un « mystique sauvage » disait l'ami Yvon...

Denis : je pense que, à cette époque du moins, il avait raison mais tu es entrée dans ma vie, tu as posé ta tête sur mon épaule et ce qui, jusqu'alors, m'était inconnu s'est emparé de moi : l'amour et sa passion, une force tranquille qui désarme tout, même les pires tourments.

Martine : la passion est une force tranquille ?

Denis : oui ! La passion attache et empêche de se débattre inutilement : la rébellion a ses raisons mais également ses torts, notamment celui d'être épuisante et inutile le plus souvent... Les torrents dévastent tout et, parce qu'ils sont pressés, ils ne creusent même pas leur lit : il faut prendre le temps, comme ces ruisseaux tranquilles qui naviguent sans bruit dans les campagnes, y apportent la fraîcheur en suivant le chemin qu'ils ont eux-mêmes creusé.

Martine : je suis donc un murmure à tes petites oreilles et toi, labyrinthe, te voilà Dionysos : alors dansons...

MES MOTS

Les mots que je récite sont autant de blessures ;
Le passé qu'ils évoquent souvent arrache mes larmes.
Ils te diront ma haine, mes gloires et mes fissures,
Toutes mes désespérances et l'amour qui désarme.

Tu y liras mes révoltes et tous mes pires tourments,
L'espoir qui me nourrit et le dieu que j'implore.
Tu y verras mon amitié dans des propos d'enfant,
Mes insultes aux croquants et mes rires à la mort.

Tu comprendras que j'aime à m'en écarteler,
Que souvent je soupire sans jamais m'incliner ;
Si mes excès s'excèdent au gré de mes pensées,
Jamais ne s'éteindra la braise où je suis né.

RESTE AUPRES DE MOI

S'il est vrai que l'océan se nourrit des ruisseaux,
Que c'est la pluie tombée, orge après orage,
Qui féconde la terre et rend un ciel si beau,
S'il est vrai qu'on oublie en repliant les pages
Et que demain sourit quand hier fut chagrin,
Alors reste auprès de moi et donnons-nous la main.

S'il est vrai que la nuit a embrassé la plaine,
Que tout dehors est triste dans le froid qui chemine,
Que des loups hurlent et tremblent sous leurs manteaux de laine ;
S'il est vrai que là-bas n'est plus qu'une opaline
De l'enfant que tu crois pouvoir être demain,
Alors reste auprès de moi et donnons-nous la main.

S'il est vrai que le monde n'est plus ce qu'il était,
Que ce sont les méchants, victoires après défaites,
Qui font valser la vie au son de leurs claquets ;
S'il est vrai que toi-même, aujourd'hui tu rejettes
Au ban de tes refus la règle des malins,
Alors reste auprès de moi et donnons-nous la main.

Le monde s'est trop suffi de ses banales raisons :
Trahisant sa promesse, il s'égaré aux confins
D'un insondable abîme creusé à l'horizon
D'une existence fortuite sans présent ni lendemain.
S'il est vrai que par toi s'enfuiront mes chagrins,
Alors reste auprès de moi et donnons-nous la main.

On dit la vie trop courte ou la mort avancée,
Qu'on peut tout pardonner, jusqu'à ce désespoir
Qui rend la vie absurde, par pure nécessité ;
Et pourtant moi je sais une âme qui ose croire
À sa désespérance déchue si tu es son destin,
Alors reste auprès de moi et donnons-nous la main.

Laissons mourir le monde et brûler ses promesses ;
Quand tout sera éteint au creux d'un éternel hiver
Et qu'on n'entendra plus ni haines ni détresses,
Que tout sera brisé dans l'infini désert,
Nous n'aurons que la braise d'un amoureux bonheur
Pour aviver nos vies et réchauffer nos cœurs.

TU VERRAS LA LUMIERE

C'est un volcan qui dort, sans espoir ni regret,
Un loup qu'on abandonne aux confins de la nuit
Et qui revient bientôt en pleurant des sonnets ;
C'est Kika la colère, le démon de minuit.

Un pleur pour faire semblant, un autre qui dit vrai,
L'alternance enfantine qui désarme un géant ;
Un torrent qui s'écoule au large de mes pensées
Emporte mes tranquilles au faîte du tourment.

Je hais ces sommeils qui s'égarerent dans de vilains propos ;
J'exècre les pluies de mots, les fessées qu'on murmure
Et qui marquent à jamais le destin des héros.
J'abjure ces larmes qui saignent en brûlant les figures.

Je pleure aussi sur les cafards crachés,
Les amours mutilées par d'indicibles fatigues ;
C'est l'âtre qui s'éteint en ces ultimes fumées
Et puis redevient feu quand surgit un prodige.

C'est qu'un sourire d'enfant passe bien des turpitudes,
Un enfant qui revient, le cœur au bord des yeux ;
Bien au-delà du don gît la béatitude :
Le don n'est qu'un orage passé, l'issue d'un contentieux.

Mais l'enfant reste là, frustré d'une existence
Qu'il voudrait de lumière en refermant ses yeux.
Et la nuit qu'on lui laisse en marge de sa quittance
S'écroule en désespoirs sur un fond de ciel bleu.

Et l'enfant se renfrogne, comme une tortue vexée ;
Il rentre au fond de soi et se perd dans sa nuit,
Une nuit de conditions et de sentences pesées,
De promesses qui chavirent et d'espoirs qu'on oublie.

Un don n'est rien qu'on accepte d'un adieu,
Et l'enfant qui s'effondre en refermant ses mains
Sur un quelconque bien qu'il rendra pour un mieux
S'enfuit sans haine, sans regret ni chagrin.

Mon enfant doit renaitre au pied de son destin,
L'enfant que je par-donne en essuyant ses yeux.
Tu souris aux hiers en pensant à demain :
Petit Jérôme, tu verras la lumière en refermant tes yeux.

QUAND UN ENFANT PARAÎT

C'était un soir d'amour et nous t'aimions déjà ;

Tu n'étais qu'un défi égaré en nos cœurs,

Un parfum d'à-venir, caresse d'un déjà-là,

Et tu faisais ton nid au chaud de ce bonheur.

Tu hantais nos désirs en volant nos destins,

Innocente impudique, penchée sur nos ébats ;

Mais nous faisons l'amour sans penser à demain,

Sans penser à l'enfant qui nous parlait tout bas.

Est-ce la providence qui a tendu tes mains,

Plus qu'un banal hasard sans dessein ni remords ?

Ton histoire débuta quand s'en fut un chagrin,

Chagrin d'une triste vie qui flirte avec la mort.

C'était un soir de mai où les Marie s'en viennent,

Quand des soleils pleuvant font renaître la terre ;

C'était l'amour qu'on brûle pour qu'un enfant revienne,

La prière qu'on récite pour noyer un désert.

Et c'est la nuit du sang au fond de nos pensées,
Ce sang qu'on n'attendait qu'aux confins de la mort,
La mort d'une espérance et d'un amour cassé,
Qui saigne ses faux espoirs sans pitié ni remords.

Mais la mort peut attendre que revienne un plus tard
Car un enfant sourit dans ton ventre de mère
Toutes les peurs qui s'en vont et emportent les cafards
Laissent en ton corps tendu quelque innocent mystère.

Et ton ventre se remplit de ces projets cachés ;
Déjà une vie s'agite sous ta peau de satin :
Elle dessine sur tes seins quelques écarts plissés,
Et, arrachant ta joie, elle fait trembler tes mains.

C'est une crevette pensive dans son bocal d'argent,
Un rien de notre amour qui s'accroche à ta vie,
Un petit cœur qui bat en nous montrant ses dents
Et qu'un propos savant renvoie à l'agonie.

Sarcasme hospitalier, d'un médecin le faux col,
Une parole déchirée qu'on crache à l'abandon
Et qu'on n'inscrira pas en marge du protocole :
La souillure d'un espoir efface celle d'un renom.

Sous ta peau qui se tend comme une pelure d'orange,
Sous tes seins qui s'effondrent en secrétant leur lait,
Sens-tu l'enfant qui bouge et qu'un espoir démange,
L'espoir de voir le jour un soir de février.

Dans cet hiver qui meurt en dénouant les fils,
Tu regardes ton ventre en pensant aux hies,
À tous ces jours de peur qui vont et redéfilent
Et qu'oubliera demain la joie d'une tendre mère..

Ce sont les jours d'attente que des bonheurs tempèrent :
Celui d'un cœur qui bat ou d'un manteau choisi,
D'un plafond qu'on repeint en pensant au mystère,
D'un sourire qu'on esquisse en plaçant un tapis.

Jusqu'au matin frileux où, glissée dans tes draps,
Tu auras mal au ventre et crisperas tes mains ;
Et moi je serai là, à te chanter tout bas
Cette mélodie d'amour que tu contais si bien.

Suspendue aux tuyaux qui pleurent et t'emprisonnent,
L'attente au bout du cœur et l'amour dans les yeux,
Un amour de silence autant qu'en toi résonne
La vie de cet enfant fragile et généreux.

L'instant des bousculades et des lits renversés :
Chacun se précipite au gré de sa folie ;
Et l'enfant qu'on extirpe en saisissant ses pieds,
Amélie, sur ton ventre, déjà s'est endormie.

MON AMOUR

Tu étais jeune avec tes petits dix-sept ans
Et nous marchions ensemble autour de cette église ;
L'Amour qui s'éveillait dans nos deux cœurs tremblants
Promettait d'être grand, à l'ombre des surprises.

Mais ce nouvel Amour encore trop innocent
Pour plaire à ceux-là qui cessèrent de s'aimer
Et qui devait bientôt bousculer mes parents,
Me conduisit ailleurs vers d'amères destinées.

L'alcool et puis la drogue me jetèrent en prison
Et c'est ainsi qu'au seuil de sa seconde naissance,
L'Amour devait céder le pas aux trahisons
Et à nos cœurs meurtris voler leur innocence.

Mais qui nous a aimés pour que ne puisse mourir
L'Amour de nos vingt ans, qu'un matin de juillet,
Tandis que liberté rimait avec soupirs,
Vit revenir à nous un ange du Paraclet.

Et que de jours heureux depuis ces retrouvailles
Et qui ont vu revivre et la paix et la joie ;
Et si certains moments furent ceux de la chamaille,
La revanche est bien prise et ne parle que de toi.

O mon Amour, la vie ne sera qu'à nous deux ;
Ce soir donne-moi ton cœur, je te prends par la main :
Martine, pas un seul jour qui ne soit amoureux
Et si je souffre encore, c'est de te savoir loin.

LA MORT

Quelques pluies d'eau bénite et une poignée de terre,
Quelques sanglots qui meurent au bout de nos destins,
Sur un cercueil de bois, sur un tombeau de pierre,
Et les prières qu'on bave en se croisant les mains.

Les chagrins bousculés qui annoncent l'ennui,
L'ennui d'un toit crevé où meurt toute lumière,
D'un gigantesque abîme et d'un serment trahi,
D'un présent qu'on bannit en pensant aux hier.

C'est l'inutile absence, après les faux projets,
Les souvenirs qui passent et marquent les yeux de larmes,
Le fil qui redéfile, amer et désuet,

D'une existence complice qui croule et qui désarme
Face à un demain venant, cruel et insipide,
La mort s'en va chez d'autres, aveugle et spéicide.

A LA MORT QUI S'AVANCE

Tu ne me fais pas peur, avec tes fausses dents,
Avec tes saintes horreurs, avec tous tes néants.
J'en sais des uns qui meurent et d'autres qui trépassent,
Mais ce n'est pas mon heure : je crèverai de guerre lasse.

Moi je te sais venir et parce que je m'en fous,
Tandis que d'autres soupirent en glissant dans le trou,
Toi, tu te fais râleuse en agitant ta lame :
Ma mort est au rabais, un objet de réclame.

Et moi je me gondole en pensant aux cimetières,
Aux os blanchis et secs qui brûleront en enfer ;
A toi qui te dandine en avançant les heures,
A tous ces faux amis et à leurs maigres pleurs.

Ah je me vois déjà pourrissant dans la terre,
Quelques fleurs sur le ventre, un rat dans le derrière.
Ah je me vois déjà aimable pour tous ceux
Qui brairont ma partance en refermant mes yeux.

Et quand je pense enfin à tout ce ban de nigauds
Qui saluent mon trépas en tombant leurs chapeaux
Ou quand j'entends à peine ce troupeau de bigotes
Maudissant mon cercueil à grands coups de calotte,

Quand je vois ma maîtresse implorer du bon dieu,
Un sein pour le curé, une cuisse pour Saint Mathieu,
J'avoue que ça m'rassure de brûler en enfer,
Si loin du paradis, si loin de leurs prières.

L'ENFANT QUI MEURT

Un grand coup de cheveux blancs, un p'tit coup de survie,
Les vieux avancent ensemble, en agitant leurs mains,
Des mains noueuses et fières clouées par le destin
Et qu'on refermera demain sur un chapelet béni.

Les vieux baillent leur ennui en buvant du chagrin,
Comme ces enfants jadis qui mangeaient leurs chimères,
En regardant partir tout l'amour de leur mère,
Un cercueil sur le cœur, un bâton dans la main.

Mais les chemins qu'on court sans jamais s'arrêter
Mènent tous au dernier âge et c'est alors
Qu'un enfant se retourne et, spectateur du passé,
Un passé qu'il n'est plus, il sourit à la mort.

Et la mort lui sourit, en lui prenant la main ;
Au village sonne le glas pour un vieillard éteint,
Un vieillard qu'on habille pour le rendre à la terre,
Un enfant qui sourit dans les bras de sa mère.

LE DERNIER AMOUR

Poser mes lèvres sur tes lèvres, puis m'endormir ;
Sombrier dans un oubli total et ne rien regretter
De ces moments amers qui ne veulent pas mourir,
Disparaître à jamais dans un dernier baiser.

Qui n'a jamais rêvé de se saouler d'amour,
Ethylisme à deux qui finit dans la plainte
D'une nuit égarée effacée par le jour ?
Dernier instant qui accueille la mort, sans soupir et sans crainte.

Que l'intimité ultime de nos corps mangés de feu
Résonne en terre comme autant de plaisirs volés
Et enfouis à jamais au fin fond de nos deux âmes meurtries.

Et notre amour enfin pourrissant en ces squelettes glaireux,
Dans ces tombeaux frileux où meurent tous les péchés,
Trouvera enfin, dans l'éternel silence, l'oubli de sa duperie.

LA PROCESSION

Je rampais sans espoir dans ces déserts humains,
Injuriant le soleil et maudissant la pluie absente ;
De fausses promesses chevauchaient mes destins
Quand surgirent d'un marais quelques pierres consolantes.

C'est là que se fondit comme en graisse de friture
Ma raison révoltée qui bavait honteusement
En saigneuses pustules des vilaines morsures
Et mourait à l'usure, infestée de tourments.

Les processionnaires cheminaient lourdement
En faisant au soleil des ourlets de sueur
Et les pleurs et le sel se mêlaient secrètement
Aux teintures assombries du troupeau des suiveurs.

Et ils crevaient en orages les sanglots retenus
Des putains gémissantes qui cherchaient en concert
Sur leurs corps dégradés quelque trace de vertu
Et pissaient en cadence sur la tombe de leurs mères.

Moi j'étais las de ces obscènes visions
Quand encore mon esprit médusé et surpris
Rejetant à la fosse l'infamie du soupçon
Fleurissait le tumulte de regards attendris.

Puis un dieu m'apparut qui narguait alors
Le chaos de mes choses et suintait de paroles ;
Je conçus tout d'un coup l'ironie de mon sort :
Elle dansait sombrement en occultes paraboles.

J'enlevai au méchant son plaisir de me voir
Ainsi nu qui tissais pauvrement mon linceul ;
Dieux qui cherchez en vain le reflet d'un miroir,
Pipez donc : vivre libre, c'est souvent crever seul.

L'ENTERREMENT

Le troupeau des suiveurs

S'allonge à languir

En arpentant les rues boueuses

De ce village claustré.

Il faut dire

Que l'on ne vient pas ici

Pas plus que l'on en part.

Chacun garde précieusement

Des morts qu'il accompagne,

Le ciel n'existant pas pour eux.

Et le lourd cercueil de chêne,

Dernière et seule demeure de l'apatride,

S'en va tout droit jeter en terre

La vie qu'on lui a prise.

Vivant d'hier, il sera le fumier de demain,

Et à se perdre dans l'oubli,

Ainsi mêlé au bouillon de culture,

Qu'a gagné l'homme à venir jadis,

Sinon son billet pour le retour ?

UN DOIGT DANS LE NEZ

Notre amour n'est plus qu'un souvenir
Inscrit jadis sur un livret de mariage ;
C'est un amour du bout des lèvres
Qui s'épuise en « je t'aime »,
Un amour consommé, oublié même,
Et qui pourtant laisse dans mon cœur
Assez de chagrin pour trop peu de regret.

Notre amour est amour verbal
Qui n'a plus rien à se vivre,
Un amour qui s'éteint sans le moindre hallali ;
Et pourtant notre amour, c'est celui que je pleure,
C'est cette femme en fuite que j'implore dans ma haine,
Et ces enfants blessés qui braillent dans leur lit.

Notre amour est une porte refermée,
Sans claque et sans mépris,
C'est dernier baiser que l'on échange,
Un sourire qui se fige et puis qui s'évanouit.
Et pourtant notre amour, c'est l'arme que je tiens,
La détente que je presse en grattant dans mon nez,
C'est la séduction mensongère d'une mort paisible,
Comme si la paix sans toi était pour moi possible.

Mais trêve de faux-semblants et de polissonneries :
C'est un marché de dupes qui n'trompe que les enfants.
Echanges-tu un baiser pour une pétoire à eau ?

Demain un autre jour, celui de la lessive ;
Aujourd'hui c'est l'amour qui entre dans son bain.
Une mousse craquante traîne à la surface, sans pudeur ;
Laurent s'envole en bulles quand il frétille avec Périer
Et un amant ronronne sa paix qui dans l'eau qui refroidit.

Mais toi, penchée au bord de mon humide repos,
Juchée là-haut, sur mes genoux tremblants,
Tu gémis ton plaisir et lance au ciel qui crève
Des bribes d'insolence, un doigt sur ton nombril,
Un autre dans mon nez...

AMOUR ET DESESPOIR

Amour et Désespoir

Dont je meurs un peu plus

Chaque jour. A quand la vie ?

« La vraie vie est absente ».

Je ne sais plus si je l'aime.

Les mots sont inutiles.

Sans doute avait-elle mal au ventre.

Était-ce d'avoir trop ri ?

Ou d'avoir trop pleuré ?

Peut-être aussi était-ce d'avoir trop bu ?

Qu'importe puisqu'elle était absente.

Et le passé se dissipe dans

La brume des regrets, tandis que l'avenir

Se ferme, à tout jamais.

Ses rêves sont-ils demain,

Mes illusions sont ailleurs.

Pourquoi l'Amour dont on sait trop la vanité ?

Pourquoi la vie ? Demain peut-être...

Demain n'existe pas :

Il n'y a qu'illusion d'un ailleurs.

Et c'est déjà trop, s'il faut pour cela

Verser des larmes de sang.

Où est ma mort que me dérobe

La haine de mes amis ?

Non pas demain...

Mais l'Amour est à réinventer.

La vie ? Peut-être, essayons...

LES ENFANTS DE LA HAINE

C'est la ronde infernale,

Celle des minuits et des tourments,

Où l'ennui se dilue dans un flot de migraines.

Un air faux tremble dans ma tête,

Un bruit désaccordé qui meuble la solitude,

Comme les désirs d'inceste meublaient les insomnies.

Des pleurs d'enfants crèvent dans nos vies,

Naufragés des tempêtes et des haines parentales,

Des enfants oubliés qui tombent et qui supplient,

Et qu'un mépris gêné repousse à l'agonie.

C'est sur ces vaines blessures que finissent par glisser

Dans un sommeil trop lourd nos âmes paisibles et propres

Jusqu'au jour d'un soleil cupide et vaniteux

Et qui éclaire d'un rien les rues de nos déserts,

Des rues jonchées de haines et de cadavres d'enfants...

L'AMITIE

L'amitié n'est qu'un sourire,
Un sourire que l'on échange
Un jour de larmes, un jour d'ennui,
Dans la tiédeur d'un soir qui tombe,
Dans la froideur d'un jour qui naît,
Derrière une vitre de prison.

L'amitié, c'est l'aventure que l'on partage,
La chasse aux dames, les folles beuveries,
Les matchs qu'on rate et ceux qu'on joue,
Banquettes arrière où l'on s'endort
Quand d'autres ripaillent, quand d'autres meurent.
C'est un drapeau que l'on agite dans les rues de Paris.

L'amitié, ce sont les nuits de palabres
Qui ensommeillent ou font rêver,
Parties d'échecs ou réussites,
Agiter sa raison en buvant du Whisky,
Puis chier sur la mort ou pisser sur la vie.
Ce sont les jours de gloire qu'on n'peut désinventer.

L'amitié, c'est quelquefois des mots,
C'est souvent du silence,
Un regard de tristesse
Qui bannit tout discours.
Le refus du jamais, c'est cela :
Être présent, toujours, même dans l'absence.

L'amitié, c'est la promesse d'un beau voyage,
Celui que tu me dois encore,
Un voyage dont on ne revient plus,
Au bout de la vie, au bout de nous-mêmes.
C'est la conquête d'un grand mystère
Que seuls nous connaissons.

L'amitié enfin, c'est cet enfer qui nous consume
Sans que jamais on diminue.
C'est l'au-delà du don, la fin des charités.
L'amitié, c'est l'au-delà de Dieu.
Mais toi qui sais aussi cela,
Tu te reconnaîtras dans ma chanson, toi mon ami.

APOCALYPSE

Derrière les petites fenêtres des maisons

S'agitent quelques vagues mouchoirs

Tandis que dans la rue déserte, une ombre se presse

Et disparaît déjà aux confins d'une existence absurde :

Dans ce matin frileux et sombre encore,

C'est Dieu qui s'en va, banni.

Mais soudain les cieux à peine vidés de leur divine substance

Crèvent sur nos têtes

Et répandent sur le monde puanteur et ténèbres ;

Des femmes gémissent,

Des vieillards s'effondrent le long des routes

Et leurs ventres crevés offrent au regard des fuyants

Le spectacle désolé de monceaux de tripes encore fumantes.

Des enfants violent leurs mères

Et leurs pères atterrés lancent vers le ciel et dans de vaines insultes

Leur mépris ou leur colère.

Lentement une mort sulfureuse descend, à travers l'obscurité,

Puis s'empare soudain, comme une lèpre foudroyante,

De tous ces petits corps :

Marmousets innocents dont les visages s'effacent

Sous les larmes et le sang qui se confondent.

Quand enfin de notre monde hier si beau encore

Il ne demeure que ruines et corps mêlés,

Satan, dans son éternelle et méprisante indifférence,
Se penche distraitemment sur notre funeste destin
Et, comme les bourgeoises contemplaient jadis du haut de leur balcon,
Les dernières pantomimes des mendiants dans la rue,
Il contemple, ravi, la sépulture de l'homme.
Mais, à peine visible dans ce coin où il s'est retiré,
Un vieillard renfrogné est à genoux ;
Quelques fleurs à la main et la tête basse,
Il sanglote doucement, presque en silence :
C'est Dieu qui pleure sur nos péchés.

L'ENFANCE ABANDONNEE

Les injures tombent comme une pluie fine,
Sur le cercueil trop lourd de mes désespérances.
Sourires jaunis où brillent vos opalines,
Destin maudit d'une trop courte enfance.

Je suis devenu grand, je suis devenu laid ;
Et quand parfois je me souviens
Des seins de ma nourrice où je buvais mon lait,
Il m'arrive de penser à être né pour rien.

Chimères ou vanité d'un enfant à genoux.

Mais l'impassible manège, lassé de ses niaiseries,

Remet l'enfant debout...

Et l'homme fier, affrontant ses démons,

Se saoule d'ennui et dans sa griserie,

D'abandonner l'enfance il perçoit la rançon.

MARTINE

Souvent craintive quand dans la nuit survient un orage,

Ma Minoux se rit bien des fidèles romancières ;

Des sordides mégères ignorant la sentence des ramages,

Elle leur siffle aux oreilles des chansons jardinières.

N'affectant ni proverbes ni rumeurs mensongères,

Elle récuse, à tout prix, du verbiage la fielleuse insolence

Et n'accuse en lieu saint de sinistres dignitaires

Que les humbles reflets d'une saine innocence.

Son regard est mystère, ses propos sont d'absence ;

Chevauchant, envoûtée, ces destins admirables,

Elle s'évade à l'assaut des pays de romance.

Extirpant de nos cœurs les mensonges charitables,
Martine rend à chacun l'infini nécessaire
D'une larme étouffée d'un soupçon de mystère.

... La justesse de tes pensées,
La tendresse de tes paroles,
La magie de ton sourire
Sont sans appel :
Mystérieuse geôlière, tu me condamne
À t'aimer toujours plus et sans aucun répit ;
Joie et tristesse, mon cœur se réjouit
De ce doux et douloureux destin...

PRIERE POUR AMELIE

C'est toi Marie, humble servante de l'Éternel,
Que Dieu a paradoxalement choisie parmi toutes,
Pour qu'advienne par toi la plus parfaite image de son amour :
Jésus.

Ton oui inconditionnel à l'ange, ta confiance inébranlable,
Sont le plus beau symbole de notre foi et font de toi
La première et la plus grande de tous les croyants.

Vierge Marie, temple de pureté, pureté de ton corps et de ton cœur,

Vivant dans l'ombre, nourrie d'espoir, forte seulement

De cette certitude qu'il te faudra un jour t'effacer totalement

Car c'est de ta propre faiblesse que Dieu tirera toute sa puissance.

C'est pourtant toi que l'on retrouve pour seule gardienne de l'agonie du Christ,

Mouillant de tes pauvres larmes le bois sur lequel ton fils est crucifié.

Mais tout n'est pas consommé puisqu'il te faudra encore à cet instant

Renoncer à ta maternité divine ; renonçant désormais à être la mère

Du Christ, tu deviens du même coup notre maman à tous ; quel beau

Cadeau tu nous a fait en acceptant cette dernière humiliation.

Aujourd'hui nous te prions d'adopter aussi notre Amélie :

Nous savons ferment qu'une fois confiée à ta bienveillance et

Pour autant qu'elle t'ouvre toujours son cœur,

Rien ne pourra jamais lui arriver qui soit contraire aux vœux de Dieu.

LA PESTE

Des chiens hurlent dans la nuit et des enfants
Vomissent leur haine sur des parents fatigués.
Un léger vent rapporte les plaisirs de vieux amants,
Derniers instants où se confondent terreur et volupté.

Les gens crèvent comme des bubons
Et leurs cadavres à ceux des rats mêlés
Emportent les craintes et les remords à l'horizon
D'une sépulture céleste qui pue la déité.

Le mal qui nous suspend ainsi à nos gibets,
Potences de nos regrets, chrétiennes désillusions
D'un être humain, servile et désuet,

Qu'un Dieu maudit hanta dans sa raison,
Chimère promise à nos destins funestes,
Ce désespoir ultime d'un homme trahi, c'est la peste.

ANATOMIE

La sainte vérole eut à peine transformé
Mes candides pensées en de sombres manies,
Qu'aux enfers mescalins, mon esprit médusé
S'est échu dévotement, sans le moindre hallali.

L'envoûtante magie de l'infâme poison
Me voilait de l'humain sa trop longue agonie
Tandis que purrulaient, en de larges comédons,
Les sordides mégères aux visages ramollis.

Des seins crevés s'écoulaient en graisse délicate
Qui faisait aux nombrils des ourlets insolites
Et des peaux ulcérées aux cancers disparates
S'épanchaient en humeurs les hideux coprolithes.

De grosses lèvres écorchées diluaient dans un pus
La glaise anarchique des cerveaux évidés
Tandis que sang et larmes, en un jus confondus,
Rendaient à l'humain un sursaut de piété.

LES POIRES

Ah les bonnes poires qu'on a envie d'appeler « trous de culs »,
Honnêtes jusqu'au regard, le cœur au bout des doigts,
Qui se secouent les mains, qui se fendent le fût,
Pour aider un copain plus malheureux que soi.

On peut compter sur eux : ils seront toujours là,
Fidèles comme des chiens, avides comme des gueux ;
Tu peux les voir passer en secouant leurs bras
D'une poussière anonyme : tu les verras heureux.

Heureux d'avoir servi la cause de leurs maîtresses
Qui, pour les gratifier de s'être sacrifiés,
Les tentent du bout des seins, les narguent du bout des fesses,
Et puis les dégringolent, tout nus, sur le pavé.

Et eux ils se relèvent sans le moindre chagrin,
Sourire au bout des dents, un adieu sur le cœur,
Se frayent une autre route, se tracent une autre chemin,
Celui de la malchance qui fera leur bonheur.

Mais les poires se flétrissent et puis se ramollissent, et tombent enfin

Sur une terre de rocaille, sans matelas ni duvet,

Et là elles se pourrissent et s'épandent en grains

Qui donneront d'autres hommes, un pied sous le bonnet.

CHASTE PIETE

Recrachant ses prières, le troupeau des bouffons

Aux cervelles infectées de furoncles malsains

Enivrant son esprit de l'image de ses saints,

S'en va lubrifier de trop sobres oraisons.

Les Marie qu'ils invoquent leur font un large pli

Sous leurs soutanes trop propres sans allures de péchés,

Érections suaves aux odeurs de sainteté

Qui souillent leurs caleçons de timides graffitis.

Et quand d'ainsi prier ils en auront assez,

Ils s'en iront au monde lui parler des péchés

De donner aux pucelles sa divine vertu.

Tout enfiévrés de leur si chaste abstinence,

Du naturel Amour, il chassera l'indécence,

Ce dieu béni dont leurs amours sont repues.

LES EMMERDEURS

Quand ils s'adressent à moi du bout des dents,
Qu'ils s'accrochent à ma porte, le rire aux lèvres,
Voleurs de femmes navrées, bouffeurs de temps,
Qu'ils aient la teigne au poil ou la merde dans le slip,

Debout sur mon repos ou vauté dans ma vie,
Je les maudis, cracheurs de vent, buveurs d'espoir,
Accoudés au comptoir de mon destin tranquille,
Piégeurs de vies, marchands de désespoir.

Mais ils passent et puis s'écoulent, les emmerdeurs,
Faisant leur lit, comme des ruisseaux de banlieue,
Au cœur de mes amours, au faite de mon bonheur.

Et moi, fier et plein d'excuses, je leur souris du fond des yeux,
Me délectant déjà de toutes leurs facéties,
Une main sur leur épaule, une larme dans ma vie.

LES MINABLES

Ils se vautrent dans l'existence,
Une existence de ruines et d'habits en lambeaux,
Affichant leur bêtise comme d'autres traînent manigances,
Et crachant des fausses plaintes de bureaux en bureaux.

Les minables sont tous fiers, allez savoir de quoi...
Ils marchent par troupeaux en se grattant les fesses
Et pètent au nez de qui les montrera du doigt,
Une main pour leur chapeau, une autre pour leur maîtresse.

Ils se vantent de tout, sachant qu'ils ne peuvent rien :
Des tranchées de Verdun et de la traque aux sous,
D'avoir baisé des stars sur des lits de satin
Et puis vont leur chemin en rassemblant leurs poux.

Les minables s'endorment par terre,
Un peu plus près de leurs pensées,
Un faible pour le rêve, un autre pour la bière
Et quelques bonnes paroles pour mieux se pardonner.

PAUVRE SOCIETE

Je suis né dans la cendre.
Futile étincelle, en moi brûle le feu
De la haine et de la vengeance.
Dans la nuit d'une rue déserte,
Vagabond de la vie, je fus agressé.
Justice, où cache-tu ta victoire quand
Tu laves tes mains dans le sang de tes victimes ?
Liberté écorchée, espoir crucifié,
Dans la froideur de l'Amigo,
Qu'attends-tu encore des hommes
Quand le Droit assassine le Juste ?
Pauvre humilié parmi ces flics
Qui atmosphèrent de leurs railleries
Quelques pantins disloqués et souffrants,
Nos prisons sont autant de mouiroirs
Où crève l'espoir de n'avoir rien à espérer.
Entassés dans ces cellules sordides,
La reine-Société enfouit sa honte
Mais elle suppure, vaincue.
De faux docteurs panseront tes plaies
Au prix de maintes trahisons,
Le prix du sang.

Combien de justes devront encore mourir
Pour que tu te décides enfin à vivre ?
Tu es morte, étouffée de tes scandales
Et tes traîtres ne te survivront pas.

LOUVAIN-LA-NEUVE

Dans cette nuit épaisse qui vient de m'étouffer,
De lourdes senteurs d'alcool se promènent sur les toits ;
Elles abreuvent sournoisement ma paisible mansarde
D'un soupçon de cynisme, d'un rien mélancolique.
La débauche rit dans le silence nocturne,
Et les filles enivrées au parfum inutile
Jonchent un trottoir glacé en écartant leurs cuisses.
Ville parfumée à la crotte de chien
Et au dégueuli des guindailles,
Ville où trône tristement la Science
Quand des savants s'embêtent en sinistres théories,
Tandis que çà et là, à l'ombre des chevets,
Des jeux paisibles et doux font danser la lumière.
Ailleurs la violence se heurte au pavé
Et le sang se dilue dans la bière.
Hier Michel s'en est allé qui emportait tes morts,
Demain tes vivants s'en iront
Chercher l'ultime repos à l'ombre d'un cimetière.

TOI

Les plus grandes misères d'un homme ne lui sont rien

Quand dans sa geôle lui revient un adieu ;

L'amère destinée eût écorché les pieux,

Brûlé au vif le rocailleux cœur des saints.

L'amour ainsi jeté au feu des trahisons

S'épandait dans un flot de larmes rougeoyantes,

Echancrure fielleuse de mes pensées sanglantes,

Inconnue égarée au seuil de sa prison.

De l'ombre du passé surgit l'ultime présent,

L'hiver engourdi fuit les douceurs du printemps,

Inondant de fraîcheur les premiers romarins.

Erotisme d'amours, parfum d'éternités,

Enivre mon cœur de ta douce fidélité,

Tu seras bien plus encore mon lendemain...

EPHEMERE

Quand elle confond ses larmes dans un silence mystique,
Quand dans ses yeux je ne vois plus d'azur
Et que l'aimer n'a plus le goût de l'aventure,
Blessé, mon cœur s'échoue dans une humeur tragique.

Hier encore souriait de candides promesses :
Ne point trahir l'amour que dans la juste mort.
Méduse rêveuse penchée sur les abîmes des sorts,
Profond soupir crachant aux loups leur vile finesse.

Brûlante amertume gelant mes pauvres pieds,
Vaines sont mes nuits, trop courts sont mes souliers,
Et l'escalier de mes pensées s'en emplit

De ces bubons crevés qui saignent d'un pus douteux,
Faisant aux rêves quelques écarts vicieux.
Mille ans qu'elle est passée, mille ans d'oubli...

DEMAIN

C'est vrai qu'il y a des soirs d'orage,
Des fleurs que l'on arrache et d'autres qu'on piétine ;
C'est vrai que quelquefois l'amour devient un bavardage ;
Bien sûr ce que l'on fuit n'est pas ce qu'on dessine.

C'est vrai qu'il y a des vases qu'on brise,
Des pensées qu'on rumine au coin de nos carcans ;
Bien sûr il y a ces airs prostrés et que l'on dramatise,
Ces vaines paroles qu'on crache en se montrant les dents.

On compte trop peu de « oui » pour ce qu'on dit de « non »
Et toutes les certitudes finissent par s'effondrer.
On vit pour nos principes en forgeant nos raisons
Et trop souvent nos nuits referment des yeux mouillés.

Et pourtant regarde en nous cette futile étincelle :
Tu la verras danser comme un phare sur la mer.
Entends-tu sa voix de ménestrel :
« Demain, aujourd'hui ne sera qu'un hier...

LA SCIENCE

Elle s'embaudit en de vaines parlottes,
Et puis elle se déverse par de sombres images
Dans les cerveaux vidés de séniles marmottes,
Comme un livre monotone où il manque une page.

Bafouée par les sages, méprisée par les mains,
Elle ne reste que la gloire d'un quelconque vaniteux,
Cracheur de mots aux savantes putains
Qu'il caresse de philo sur un divan miteux.

Des conteurs se balancent aux confins des mystères,
Grands doctes et pisseurs de principes,
Fausses gloires ou bouffeurs de chimères,
La foi au ventre et la Science sur les lippes.

Un nez dans les étoiles et deux pieds dans la boue,
Enfants du savoir, planez sur vos destins :
Au large, l'inaccessible vous fait la moue,
Celui de la vie, de la joie et du chagrin.

CROIRE EN L'ENFANCE

C'est un bateau tranquille qui hante mes rivières,
C'est un soleil lointain qui chante dans ma tête,
Un reste d'océan, un rayon de lumière,
C'est un après qui vient et m'invite à la fête.

Mes tourments effacés et mes croyances bannies,
Il ne reste en mon cœur que cette folle espérance
D'un enfant qui triomphe sur la mort des impies
Et d'une joie éternelle embrassant l'existence.

Je garde en ma mémoire l'image de ces hivers
Qui ne veulent pas mourir et qui brisent le monde,
De ces guerres qui s'enlisent en semant la misère ;
Et de ces larmes d'enfants qui s'écroulent sous les bombes.

Et pourtant j'ose croire aux demains souriants
A ces mains qu'on échange dans des propos de paix.
Je crois que la souffrance tarira ses torrents,
Que des soldats sans armes s'uniront pour chanter.

Je crois que l'homme vaincra tous ses désirs de vaincre,
Que les grands de ce monde un jour cèderont leur place
À des enfants sans âge qu'on ne pourra convaincre
De tuer un ami pour manger à sa place.

C'EST L'ESPERANCE

C'est un rayon de pluie qui abreuve mon cœur,
Un souvenir d'enfance qui méduse ma mémoire,
Comme un oiseau blotti qu'on libère de ses peurs
Et qui s'envole gaiement au gré de son espoir.

C'est un torrent d'émoi qui croule la montagne
D'un désespoir caché au creux de ma raison ;
C'est un défi lancé dans cette vie de cocagne,
C'est la fin des suppliques dans ces nuits de prison.

C'est un projet d'ailleurs qui ébranle les murailles,
Qui écorche les traîtres et punit les coupables,
Qui caresse un enfant quand des loups font ripailles
Et s'enivre d'amour en renversant les tables.

C'est un serment qu'on prête dans la mort d'un silence,
Un ami qu'on enterre en inscrivant son nom
Sur son cercueil de pierre, en son âme et conscience,
C'est un oubli qu'on force, un récit d'abandon.

C'est la promesse d'un demain qui effacera hier,
Un ami qu'on découvre, la lumière à la main ;
C'est un sommeil qui tombe et qu'on borde de mystère,
Que l'on quitte en rêvant dans le petit matin.

CONSOLATION

Tu es entrée dans ma vie sans frapper à la porte,
Au seuil de mon désert tu as crié mon nom
Et nettoyé mon cœur de toutes ces amours mortes
Que je traînais en moi comme un précieux poison.

Tu as jeté ta couche sur mon lit de défaites,
Epousé mes regrets, balayé mes principes.
Tu as lavé mon linge, reprisé mes chaussettes
Et tu as bu les larmes qui crevaient sur mes lèvres.

Tu m'as montré du doigt les chemins de l'espoir,
Enseigné les remèdes qui font cessé les pleurs ;
Tu as pleuré ma joie, incendié mon mouvoir,
Nettoyé ma maison et arrosé mes fleurs.

Nous avons partagé l'amour, et puis le pain,
Rêvé tout éveillés sur la cime du temps ;
Nous avons mis le feu au ciel, lapidé des chagrins,
Insulté des démons, détourné des torrents.

Nous mangerons dans nos mains les restes de passions :
Nous boirons dans la paix de nos derniers silences
La pluie de cet amour qui meurt à l'horizon ;
Et nous pourrons dresser vers la mort qui s'avance
La douce satisfaction d'avoir saoulé nos vies
D'un amour sans détail aux tendresses infinies.

MORTE BELGIQUE

C'est un pays sans âme qui suicide ses artistes,
Un pays sans fierté, sans larmes ni passions,
Où des badauds s'éclatent aux contours d'une piste
Quand s'efface un chez-nous qui meurt à l'horizon.

Et la France nous déverse des torrents de musique
Que l'on paie du silence de poètes en usines.
Nos regards médusés par des télévisions magiques
Se repaissent de ces stars aux paillettes assassines.

Mais nos poètes s'endorment au ciel de leurs terroirs ;
Les rimes interdites qui restent au fond des dents
Se diluent dans un rêve au goût de désespoir
Et tous ces mots s'égareront face aux bravos absents.

Et pourtant j'ose croire que nos cœurs s'ouvriront
À ces belges parfums qui font tourner la tête,
Que nos mains s'uniront dans d'innombrables ovations
Et qu'un sourire d'enfant saluera le poète.

CE DIEU QUI FAIT LA MOUE

J'ai lavé ma conscience de ses geôliers tranquilles
En lorgnant dans les pleurs d'une enfance déchirée
Une existence amère mais au Christ asservie
Qu'un démon en soutane faisandait de piété.

J'ai vomi ma confiance en saignant quelques plaies :
Il n'est plus Dieu qui aime en redressant nos fronts
Ni Dieu qui se repente en souffrant nos péchés...
Est-il un Dieu qui pleure quand on salit son nom ?

Ou n'est-il qu'un vieux con qui ricane en son sein
Quand des enfants usés et rampant dans la boue,
Que des curés pardonnent en brandissant leurs saints,
S'évertuent à prier un Dieu qui fait la moue ?

J'en sais des uns qui crèvent quand d'autres font la messe :
Guérit-on de la soif en bénissant de l'eau ?
Est-ce qu'on arrête une guerre en se serrant les fesses :
Comme ces mangeuses d'abbés ou ces nones en lambeaux ?

Du cul ecclésiastique personne ne veut la peau !
Dieu, toi mon vieil ami, ils ont sali ton nom
Et je te sais qui pleure en inclinant ton front.

LES RIVIERES

Un été s'endormait sur le village en ruines
En amont d'un ruisseau qu'étirait quelque pluie ;
Des oiseaux de silence suspendus aux épines
Y roulaient sans espoir des plumets d'insomnie.

Des mignons de bataille emportaient leur ennui,
Arrimés aux volants d'une quelconque mère ;
Ils bouffaient les pavés en indicibles fruits
Glanés par quelque main sur un lit de poussière.

Ils baillaient ce départ comme on vomit ses tripes,
Un adieu sur la râpe qui mangeait leurs espoirs
Et qu'un chemin faisant écoulait sur leurs lippes
En effluves de passés échancrés par le noir.

Et ce torrent sans haines s'allongeait à douter
D'une impossible fin qui eût tari sa source
Comme si d'humaines rivières par le temps asséchées
Devaient jaillir demain, hantées par quelque course...

LE PASSANT

Je glanais quelques sous en pleurant des rengaines
Sur un air dévolu que clapaient des enfants ;
Un bourgeois sans amis qui traînait sa bedaine
S'arrêta sans façon pour laper mes tourments.

Il mangeait sans y croire les passions déchirées
Que mes dents fatiguées déversaient comme un pus ;
Un soleil endormi au berceau des nuées
Maquillait ses bourgeons de tableaux inconnus.

Il draguait des chimères en ébats de cuissardes,
Poursuivant quelques gueux qu'il bouffait sans les voir ;
Mais le temps ne se fige qu'en creusant des lézardes
D'où s'échappe la mort oubliée par l'espoir.

Mon ami s'encrevait à plaider sa misère
Qu'un démon en soutane tapissait de vertu ;
Il suintait son bonheur en obscènes prières
Comme on pisse un adieu sur des mots défendus...

L'ECUEIL

Et mon chemin faisant qu'étiraient trop de larmes,
J'effeuillais sous le vent ma raison de poussières ;
J'oubliais mes céans que je tissais de charmes,
Égrenant sans fortune des épis de mystères.

Je traînais ma partance que bordaient les chimères
Et le ciel envoûté par mes destins mobiles
S'effondrait en silence au creux de mes déserts :
Un dieu patibulaire m'effaçait de l'argile...

J'abreuvais de secours ces prisons sirupeuses
Que des enfants bohèmes incendiant de tisons ;
Et aux nuages éteints en ondées variqueuses,
J'accrochais des mémoires effacées d'un soupçon.

Je livrais des batailles aux démons de l'hiver,
Espérant mille étreintes qui voudraient m'égarer ;
Un été jaillissait au détour d'un cimetière
Et crevait des abcès sur mes peaux ulcérées.

J'écorchais mes semelles en écumant la nuit
Et je rivais ma gloire aux putains de chiffon ;
Mais mon destin fragile à ces plaisirs ravi
S'épanchait, médusé, en sinistres moissons.

Vanité ! Je ramais dans la brume du temps,
Eclairant mes principes pour que naisse une étoile ;
Les démons oubliés aux abysses voguant
Eludaient mes haleurs et déchiraient ma voile.

Mon esprit macérait en ces déments bocages
Que des talus en pluie éteignaient de crachins ;
Puis le ciel évidé de son trop-plein d'orages
Incendiait mon étang d'un précieux sarrasin.

Un astre fatigué me dardait son ennui
Que je baillais d'avance comme un odieux festin ;
J'insultais mon sommeil et j'abhorrais mes nuits,
Prisonnier insulaire de ce repos mesquin.

Des matins ironiques aux puantes vesprées,
Je mendiais ma cité en affables devises ;
Je planais sur mes doutes en dicibles marées
Que noyait dans sa hargne la grève des banquises.

Sottise ! La lumière danse au bout de mon chemin ;
Ne vois-tu pas, larbin, qu'un rêve à ma tour pend ?
Je pleurais ce silence en refermant mes mains :
Un écueil téméraire allait défier le vent...

L'IMPOSSIBLE BOUQUET

Sous un bois de silence nappé d'humbles jonquilles,
A l'ombre d'un ruisseau traînant ses dernières larmes,
Une enfant sans remords qu'entraînait quelque pie
Endormit sa patience sur ce landau de charmes.

Des muguets en mystères tremblaient feuilles et clochettes
Que lapaient sans prudence les grillons noctambules ;
Ils pleuraient la chanson en parfums de requête
Qu'on les ravit céans au prochain crépuscule.

Et le ciel larmoyait sur un champ fatigué
Que boutons en parure maquillaient de soleil ;
Ils narguaient en lumière les crachins déguisés
D'un défi que l'on mime pour se peindre en merveille.

Un été prenait goût sur des lys sans bagages
Qui voguaient vers demain, caressés par le vent ;
De fragiles coquelicots rubissaient le présage
D'un martyr de saison embrasée par le temps.

C'est l'impossible bouquet que rêvent les enfants ;
C'est aussi la chanson que je chante pour toi
Comme un ballet magique emporté par les ans
Et que les fleurs du temps danseront dans ma voix.

DIS-MOI, MAMAN...

Dis-moi, maman, c'est vrai
Que quand je s'rai là-bas,
Je n'aurai de pensées
Que pour les gens d'en-bas ?

Dis-moi, maman, c'est vrai
Qu'au moment de mourir
On n'entend pas pleurer
Ceux qui vous voient partir ?

Dis-moi, maman, c'est vrai
Qu'une fois dans l'autre monde
Je n'entendrai chanter
Que volées de colombes ?

Dis-moi, maman, c'est vrai
Que tout y est si beau
Qu'on oublie d'oublier
Le temps de son berceau ?

Dis-moi, maman, c'est vrai
Que tu voudras pleurer
En pensant aux beaux jours
Qu'on habillait d'amour ?

Dis-moi, maman, c'est vrai
Que tu viendras sûrement
Quand t'auras trop pleuré
Et... qu'on s'ra comme

LES GUEUX

Ils se gaussent du nez en lorgnant quelque table,
Familiers des épaves que rappelle une mort ;
Puis ils bavent en troupeau sous les mains charitables,
Des envies sans futur abreuvées de remords...

Ils promènent leur échec de famines en véroles,
Assurant leur passé comme on berce un espoir ;
Ils s'accrochent des doigts aux chrétiennes paraboles
Qu'ils habillent de promesses en broyant quelque noir...

Ils s'endorment d'ennui sur les voies de patience
En laissant quelques pleurs sur le seuil de l'oubli
Consumées en aveux d'anonymes répugnances
Qu'on salue de prières en bouffant son mépris...

QUAND LE TEMPS DERIDE....

Qui ne dit mot qu'on sent... s'est bien lavé les dents.

La sagesse populaire a de ces mots pourris

Qui nous dardent aux esgourdes les souvenirs d'antan

Comme ces rengaines percées qu'un vieillard assoupit.

On adule ces propos comme de saintes reliques :

Ils ont cousu l'histoire et nanti les présents

De promesses en sursis aux famines tragiques,

Eruçant les soleils qui font crever nos champs.

Et l'enfant se délecte aux discours abreuvés

De sinistres présages que bannit la sentence ;

Effaçant les chagrins par nos ans arrachés,

Ils habillent de futurs les antiques romances.

Et les bonheurs lointains, affectant d'oublier

Qu'un soupir sans escompte les riva au tourment

De ne jamais vieillir qu'en images fatiguées,

Se déjouent de l'histoire et dérident le temps...

GRIVOISERIE : LE TURLUPIN

Vomissant les principes qu'éruçait la nation,
Je volais aux bourgeois leurs aimables croupières :
J'ai caché sous l'enseigne de furtives passions,
Abjectant mille oppobres aux galantes princières.

Je soignais ma misère dans l'obole pieuse,
Traînant mes faims cupides dans un tronc anonyme ;
Or le dernier des saints échouait aux rieuses,
Putains et courtisanes, ou à leurs synonymes.

Un préfet de police, m'objectant sa façon,
Assurait que les cagnes ont de galants propos ;
Je jure par cette dame que son époux grognon
Aime à ses larges fesses éprouver son fléau.

J'ai craché au banquet de sénile rombière,
Infectant son repas de mes baves précieuses ;
Or l'ancêtre impudique, dévoilant ses jarretières,
Etanche mon regret de ses lèvres juteuses.

LA RIPAILLE

Il n'est pas cul-terreux qui n'bave en sa pitance
Quand ripailles et lichettes lui font sauter la panse ;
Éructant sans principe les parfums d'abondance,
Il étend ses babines aux mets de circonstance.

Mais le voici qui dort, bercé par quelque dame :
Il digère son péché comme loups digèrent leur faim ;
Une écrevisse en pleurs suspendue à la flamme
Effeuille, en crépitant, les souliers d'un larbin.

Et le valet sautille en beuglant sa famine ;
Le maître de céans à sa roupille volé,
Affectant d'houspiller la grasse colombine,
Mais l'œil et le palais par la jambe attirés,

Saisit le bel oiseau et le tâte à souhaits,
Jurant qu'une impiété ferait grâce à la dame,
Qu'il serait imprudent d'aliéner si beau met,
Qu'il n'est meilleur appât que le cuissot de femme.

LA PENDOUILLE

M'offriras-tu jouvence si j'expie mille écus ?

Viendra-t-il grand festin à payer sans répit ?

Est-il un dieu si bon qui, pour farder mon cul,

Avancera maints puciers où férules ont croupi ?

J'ai des parties si dures qu'on croirait les casser

Rien qu'en les regardant du fond de son envie ;

Plût-il que je sois moine ou bougrement pédé,

Que de hardes frivoles mes galantes s'habillent ?

Comprenne le dieu des couards : je ne fus pas mégère

Qu'eunuque en sa tanière convola sans escompte

Que battre dans un lit en lorgnant son derrière

Car un devant mouisé l'avait laissée pour compte.

Je ne suis pas né fille, n'en déplaise aux croquants ;

Même si j'ai la pendouille quand d'autres ont la vérole,

Je ne suis pas certain qu'il convienne aux amants

Qu'opprobre et cacochyme dévorent leurs roubignoles.

LES LANCEURS DE PIERRES (MAI 68)

C'est un ruisseau paisible qui dort en ma mémoire,
Ballotant quelque aïeul sur les cimes du temps ;
C'est un rayon de pluie fatigué ou peinard
Que savoure une écharde maquillée en tourment.

Ils me vantent les hier suspendus au Grand Soir,
Ces batailles non livrées dont on parle encore,
Ces slogans qu'ils crachaient en usant les trottoirs
Et qu'un parent geignard étouffait sans remords.

Ils bouffaient leurs espoirs comme on lape une ivresse,
Engourdis de principes que glanait leur frayer ;
Ils pissaient sur demain des avis de détresse,
Étouffant leurs scandales comme on crève une peur.

Ils buvaient leurs défis et saoulaient leurs consciences,
Comme des pochards miteux digérant leurs bitures ;
Ils léchaient leur avenir comme on mange la science,
Engageant leurs tribus à raquer les factures.

Ils baisaient sans y croire des amies de fortune,
Tapissant les feuillées de propos interdits ;
Ils prenaient des vertus comme on vole une lune,
Habillant de promesses les macules des lits.

Ils laissaient pour un sou des marmots à venir,
Adulant ces pavés qu'ils jetaient sans les voir
Sur des ventres gonflés d'un précieux souvenir
Et que des mains de mère caressaient dans le noir.

Ils disaient que l'amour ne se vit qu'en partage,
Éludant ces sourires que bavaient des enfants ;
Ils cognaient sur la loi comme on passe une rage,
Insultant chaque guerre comme le font les manants.

Aujourd'hui je les sais qui naviguent d'en-haut,
Écoulant leur histoire comme glisse un canal ;
Ils se rient des cailloux balancés aux créneaux
Sur les pleurs d'un enfant dénommé Clarinval...

L'ORANT

Je brisais mes sanglots sur un mur sans histoire
Qu'un démon intérieur élevait en destin ;
De terreuses manies éclataient mes espoirs
En fagots de prières qu'on susurre des mains...

Je narguais mes futurs en blâmant des copules,
Insultant des liaisons pour que naisse un conflit ;
Je mangeais le passé de lointaines crapules
En lapant des chimères, oublié par l'ennui...

Je crachais mes suppliques vers des cieux de silence,
Écorchant mes genoux sur des pierres sans pardon ;
Je pleurais mon présent comme on rate une danse,
Pour convaincre un orant d'abjurer son prénom...

Je bavais mes injures comme on rote un principe,
Adulant ces cagots aux serviles manières
Qu'un chanoine en promesses titillait de la lippe
Et gavait d'oraisons pour les rendre à la terre...

REVIENS FÊTER NOËL

Papa, si tu rentrais ce soir à la maison ?
Il y a si longtemps déjà que le silence,
Tu sais, ce silence froid qui fait pleurer les fronts
Comme quand on est malade, caché sous les draps rances...

Écoute : rien n'a changé, tu sais ! Ta pipe t'attend,
Couchée sur le journal, en bois de chagrin ;
Tu te souviens, papa, quand tu parlais au vent
Et maman qui riait, en frappant dans ses mains...

Le jardin reste là, en pluie et en douleur.
Pourquoi es-tu parti, sans penser aux oiseaux ?
Tu te souviens, papa, quand tu parlais aux fleurs
Et maman qui chantait, en cueillant les roseaux...

J'écris cette prière, en pensant à demain.
Tu te souviens, papa, quand tu parlais aux anges
Et maman souriait, en te prenant la main.
C'est moche que ce bonheur aujourd'hui te dérange...

Écoute : si tu rentrais ce soir à la maison ?
Tu te souviens, papa, quand tu disais « chérie »
Et maman qui t'aimait en caressant ton front...
Reviens fêter Noël : nous sommes ta famille.

LA POUPEE DE CHIFFONS

Au royaume des poupées quand un enfant est roi,
Que larmes en sont bannies et les défauts absents,
Des mots sans gravité font la moue à ces lois
Eructées sans passion et qu'un sourire dément.

Mais nos aïeux s'indignent de ces paroles trop simples
Qu'on susurre sous les draps aux poupons de silence ;
Elles ont gravi les cieux et bravé les olympes,
Comme autant de messages dont s'habille l'espérance.

Et l'enfant se nourrit de ce fidèle secours,
De ces pleurs oubliés dans la force d'un secret
Effacé sans remords par les diseurs d'amour
Mais qu'un tas de chiffons a gardé sans toupet.

C'est un secret fort doux pour qui sait le comprendre,
Une mélodie sans âge rapportée par le vent,
Comme ces chimères du soir qu'on s'est plu à entendre :
Il nous dit sans manière que Dieu est un enfant.

LES JOURS

Cueille les jours qui cheminent lentement vers nos mains
Aux doigts que le destin a crispés sur le temps
Et qu'un accord magique épanouit en refrains
De précieuses mélodies égrenées par le vent.

Ils nous habillent de fugues partagées en concerts
Comme d'habitables oublis qui font la paix des choses,
La foi des mauvais jours écrasés sous les pierres
Et qu'un passant distrait a maculée de prose.

Ils se lisent en promesses aux sourires des enfants,
Comme ces livres sans histoire qui défient nos raisons
En espoirs éludés par les mots sans accent.

Ils s'échouent, incompris, comme se taisent les chansons,
Infidèles camarades des chaussées d'infortune
Qu'on effeuille en dormant, balancés par la lune...

